

## Gadda et ses deuils impossibles

Christophe Mileschi

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/transalpina/3494>  
ISSN : 2534-5184

### Éditeur

Presses universitaires de Caen

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 79-94

ISBN : 2-84133-184-9

ISSN : 1278-334X

### Référence électronique

Christophe Mileschi, « Gadda et ses deuils impossibles », *Transalpina* [En ligne], 6 | 2002, mis en ligne le 06 juin 2022, consulté le 16 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/3494> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.3494>

---

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

## GADDA ET SES DEUILS IMPOSSIBLES<sup>1</sup>

**Résumé :** Pour Gadda, la mort du frère est un drame personnel et familial qui devient aussi métonymie de la catastrophe collective qui a tué des centaines de milliers de « *fratelli* » italiens et des millions de « *fratelli* » humains (cf. sa théorie du « *groviglio* »). Dès lors, le deuil du frère ne peut pas être fait car il exigerait que soit fait aussi le deuil de tous ces morts anonymes. L'impossibilité du deuil est d'autant plus grande que, dans la conception héroïco-chevaleresque de la guerre qui est celle de Gadda, ceux qui sont morts à la guerre ne sont pas vraiment morts mais au contraire, plus vivants que les vivants (cf. par exemple *Preghiera*). C'est la source d'un conflit entre ce que l'on ressent – les morts sont morts pour rien – et ce que l'on s'impose de croire – ils sont morts pour la Patrie, donc vivants. Ce deuil jamais achevé est un agent moteur de l'écriture de Gadda : on peut voir les tourments stylistiques de sa page comme des avatars de l'impossibilité de donner un sens à la mort de son frère et de tant d'innocents.

**Riassunto :** *Per Gadda, la morte del fratello è un dramma personale e familiare che diventa la metonimia della catastrofe collettiva in cui sono morti centinaia di migliaia di « fratelli » italiani e milioni di « fratelli » umani (si veda la sua teoria del « groviglio »). Perciò il lutto del fratello non può essere elaborato finché quello di tutti quei morti anonimi non venga compiuto. L'impossibilità del lutto è tanto più grande che, nella sua visione eroico-cavalleresca della guerra, quelli che sono morti in guerra sono in definitiva più vivi dei vivi (si veda Preghiera). È la fonte di un conflitto*

---

1. Sauf l'exception de la correspondance, l'édition de référence pour les citations des textes de Gadda est celle établie pour la collection Garzanti « I libri della spiga » sous la direction de Dante Isella, publiée à Milan entre 1989 et 1993. Elle comprend cinq volumes auxquels il a été renvoyé selon la convention suivante : *Romanzi e Racconti*, vol. I : RR I ; *Romanzi e Racconti*, vol. II : RR II ; *Saggi Giornali Favole e altri scritti*, vol. I : SGF I ; *Saggi Giornali Favole e altri scritti*, vol. II : SGF II ; *Scritti vari e postumi* : SVP. Voici les abréviations pour les écrits cités qui sont contenus dans les cinq volumes : *Giornale di guerra e di prigionia* : GGP ; *Racconto italiano di ignoto del Novecento* : Rit ; *Meditazione milanese* : MM ; *La Madonna dei Filosofi* : MdF ; *Il castello di Udine* : CUD ; *L'Adalgisa. Disegni milanesi* : L'A ; *Quer pasticciaccio brutto de via Merulana* : QP ; *Accoppiamenti giudiziosi* : AG.

*tra quello che si sente – i morti sono morti per nulla – e ciò che ci si impone di credere – morti per la patria, essi sono vivi. Questo lutto mai portato a termine è un motore della scrittura di Gadda e si possono vedere nei tormenti stilistici delle sue pagine, la manifestazione dell'impossibilità di dare un significato alla morte del fratello né a quella di tanti altri innocenti.*

\*  
\* \*

J'ai vu l'époque, l'époque tumultueuse et mauvaise travaillée par les hormones de la haine et des pulsions de la domination, l'époque destinée à devenir fameuse, à devenir l'Histoire, qui s'y chamarrerait de l'envers de nos misères, mais c'était toujours lui, ça tapait toujours sur le même clou. Des millions de son espèce vouée au malheur entraient en indignation au même moment et se sentaient avoir raison avec violence, prêts à soulever le monde, mais c'était pour le soulever sur les épaules brisées d'autres hommes.

La guerre ! L'homme, toujours lui, l'homme à la tête de chiffres et de supputations sentant la voûte de sa vie adulte sans issue et qui veut se donner un peu d'air, qui veut donner un peu de jeu à ses mouvements étroits, et voulant se dégager, d'avantage se coince.

Henri Michaux, *Ecce Homo*.

*Le accuse altrui mi importerebbero poco se banali, ma temo ancora che possano essere giuste.*

Carlo Emilio Gadda, *Racconto italiano*.

*Nasce l'uomo a fatica*

*Ed è rischio di morte il nascimento.*

Giacomo Leopardi, *Canto notturno di un pastore errante dell'Asia*.

## Vivre le deuil

Qu'est-ce que le deuil ? Qu'est-ce que faire le deuil de quelqu'un ou de quelque chose à quoi nous étions puissamment attachés et que nous perdons sans retour ? C'est d'abord, bien sûr, accepter de continuer à vivre sans. Accepter une vie à jamais privée de *cette* présence physique, une vie où manque irrévocablement la possibilité d'une interaction au présent avec l'être<sup>2</sup> perdu, d'une vérification au présent de la réalité, de la

---

2. «Être» doit être entendu ici au sens le plus général. On peut avoir à faire le deuil d'une personne, qu'elle soit morte ou résolument sortie de notre vie, mais aussi d'une situation (faire son deuil des belles soirées d'été quand reviennent les froids), d'un objet (ne plus pouvoir écrire avec son stylo de toujours qu'on a oublié dans le train...), d'un lieu (déménager) : les «êtres» qui nous sont chers ne sont pas tous de chair et le deuil, loin d'être une situation exceptionnelle que l'on n'affronte que de façon ponctuelle, est une dynamique inhérente à l'existence à tout moment.

permanence, de l'actualité du lien. C'est accomplir un long effort, un dur labeur pour apprendre à faire autrement les mêmes gestes, pour réapprendre le quotidien, se lever, se laver, s'habiller, converser, travailler : faire, en ayant maintenant pleine et lourde conscience du poids et de l'arbitraire des actes, tous ces actes que l'on faisait hier légers, sans y penser. Autour de l'être qui n'est plus là tournait le monde, ou l'une de ses régions essentielles ; l'effort du deuil cherche à parer le danger que représente cette centralité, dès lors que son cœur est transporté dans la mort. Il s'agit d'empêcher que le vide ouvert par la perte devienne le puits central d'un maelström, qui pourrait entraîner dans sa spirale tout ce qui, jusqu'alors, prenait sens vers ou à partir de l'être disparu. L'effort de deuil est en somme un effort pour ne pas suivre ce qui est perdu dans la perte, dans le vide qui l'engloutit, pour ne pas s'abîmer dans sa trace intangible, un effort pour lui survivre.

Effort dont on ne sait, tandis qu'on y est attaché comme le supplicié à sa roue, où il conduit, ni même s'il conduit quelque part, à ce havre où la souffrance serait moins grande. On tend aveuglément sa vie déchirée vers l'hypothèse d'une vie réparée, alors qu'on ne peut pourtant pas encore concevoir que cesse jamais cette douleur de chaque et chaque seconde. Car pourtant, le travail de deuil ne consiste pas seulement à admettre que ce qui était ne soit plus. Le deuil n'est pas simple résignation à l'absence, ni ne consiste seulement à colmater la brèche béante sur le rien. Il cherche aussi toujours sa face active, qui fasse que la vie sans l'autre non seulement soit, ou redevienne possible, mais renaisse plus vivante, plus dense que la vie d'avant. Un travail de deuil achevé, abouti, ou si l'on ose dire, réussi, c'est aussi et surtout ce qui donne un sens à l'absence, à la perte, au manque, ce qui leur assigne, plus qu'une simple place dans l'existence, un véritable rôle : une fonction dynamique, créatrice de projets et de figures. La vie d'après le deuil amené à son terme n'est pas tant une vie amputée d'un être dont elle dépendait qu'une vie étendue à des horizons neufs. Le vide causé par la perte s'est peuplé de souvenirs, de légendes. La vie s'est construite et s'est reconstruite avec ce fait nouveau, cette disparition. Et elle a désormais *besoin* de l'absence de l'être qui est parti, autant ou davantage que la vie antérieure avait besoin de sa présence. Tout retour en arrière est impensable, il faut que le disparu le demeure, il en va de l'équilibre nouveau ; et c'est aussi pourquoi sans doute les fantômes font peur.

Un deuil achevé est un deuil au terme duquel on devrait pouvoir dire sans effroi : oui, cette perte m'aura tout compte fait été profitable, cette douleur terrible, aujourd'hui qu'elle s'apaise et puisqu'elle ne m'a pas détruit, m'a fait grandir. On est très près de se réjouir de cette disparition qui, d'abord, nous avait presque déchiquetés, effacés. Très près d'une

manière de meurtre symbolique, de sacrifice régénérateur perpétré, fantasmatiquement, *a posteriori*. Ici la vie et la mort s'unissent, s'accordent, se confondent : en italien, « *le doglie* » sont les souffrances de l'enfamment. Le deuil est un visage et un instrument de la vie, une modalité motrice de l'être, un moyen de sa construction. Vivre, c'est aussi apprendre à endurer la perte et à grandir non pas, banalement, malgré la perte, mais surtout *par* la perte. Cela dès les premiers instants, dès la naissance, cette expulsion à jamais hors d'un monde dont le nouveau-né porte le deuil, et auquel il mettra du temps à renoncer, dans un monde qu'il ne connaît pas et qu'il mettra du temps à accepter.

## **Entraves et empêchements**

Ce temps, le temps du deuil, varie d'un individu à un autre, et l'issue en est incertaine. Même dans ce deuil premier et exemplaire qu'est la naissance, le risque existe que ne soit jamais porté tout à fait à son terme le deuil de la vie fœtale. Combien traversent la vie sans jamais vraiment l'accepter ? Sans trouver jamais à penser ou à se penser un destin qui donne un sens à cette perte originelle, sans pouvoir instaurer des rites qui à chaque fois rejouent et déjouent la perte ? À l'échelle collective, la nostalgie d'un paradis perdu qui semble hanter toutes les civilisations est peut-être le produit achevé du deuil que les individus et les groupes doivent faire de leurs origines pour exister.

Le travail de deuil, comme toutes les fonctions vitales, la respiration, la digestion, s'accomplit à un rythme plus ou moins lent, il peut être freiné par les circonstances, entravé ou même empêché. Selon l'époque de la vie, selon la gravité objective et subjective de la perte, selon le passé et le passif de la personne qui la subit, selon aussi, sans doute, d'autres données secrètes, le deuil est plus ou moins violent, dure plus ou moins longtemps, a plus ou moins de chances d'aboutir et de se résoudre. Sans prétendre à énumérer tout ce qui peut contrecarrer l'accomplissement et l'achèvement du deuil, on peut envisager quelques obstacles majeurs, à regrouper sous trois grands chapitres : le sentiment de culpabilité ; l'énormité du désastre ; l'excès de la souffrance.

### ***Le sentiment de culpabilité***

C'est aujourd'hui un lieu commun, venu de la psychanalyse : inconsciemment, on souhaiterait la mort des êtres chers, peut-être d'autant plus fort qu'on les aime davantage. Soit ; il y a au moins une ambivalence existentielle du lien affectif : être lié d'amour à quelqu'un ou à quelque chose, c'est tenir à la vie par cet objet aimé, qui en même temps nous

attache, nous arrime mais nous ligote : à la vie, à un nous-même parmi tous ceux possibles, à lui plutôt qu'à d'autres. Aimer, c'est dépendre de, pendre vers autre chose à partir de, dans le désir et dans la peur mêlés que le lien ne se rompe. Peur, car on ne sait ce que deviendrait la vie sans cette attache, car la perte est un saut dans l'inconnu qui toujours peut s'avérer fatal ; mais désir aussi, car on entrevoit une liberté nouvelle, d'autres visages de soi, on imagine un envol hors de toutes les entraves, dont ce lien-ci, le plus solide et le plus nécessaire, devient comme le modèle et le symbole. Ce souhait que disparaisse ce à quoi nous tenons peut encore s'enrichir, se compliquer de motivations plus obscures, jalousies, envies, désirs inavoués de possession... Cela, qui est sans doute un patrimoine commun de la psyché – du moins telle que l'Occident la conçoit, ce dont témoignent largement ses littératures et mythologies qui voient s'accoupler et se massacrer géniteurs, enfants, frères, sœurs, amis intimes, dans un brouillage de la frontière entre humain et divin ou, c'est égal, monstrueux –, peut amplement suffire, dans une culture qui place la faute à son origine et intime de l'expier sans cesse, à faire exploser, à la mort d'un être proche, un affreux sentiment de culpabilité. Avoir souhaité la destruction de quelqu'un revient symboliquement, si celle-ci effectivement advient, à l'avoir hâtée, sinon personnellement provoquée.

Il peut de surcroît se faire que par malheur, on ait *réellement* contribué à ce qui a (ou semble avoir) causé la perte. Ce peut être indirect et involontaire mais acquérir pourtant dans l'ordre du sentiment un poids aussi immense – du moins provisoirement, tant que le deuil n'est pas à terme – qu'une faute voulue et dûment calculée. On a par exemple réservé un billet d'avion pour un proche, qui nous avait laissé le soin de lui choisir un vol, et on a choisi le mauvais : l'avion s'est écrasé. Ce qui n'est que malchance devient motif de remords, voire de soupçon, aberrant mais actif, envers soi-même : peut-être a-t-on mystérieusement su, et choisi à dessein l'avion condamné par le sort ; peut-être a-t-on été l'agent inconscient, mais inconsciemment consentant, du destin funeste. On peut supposer que le poids de la faute s'accroît à mesure que grandissent la part de responsabilité objective et le rôle joué par la volonté. Il doit être plus difficile pour l'assassin d'achever le deuil de sa victime, s'il lui était attaché, que pour tout autre de ses proches. Le sentiment de culpabilité peut encore s'approfondir si, même sans participer aux événements ayant entraîné la mort, on a pris un véritable plaisir à en apprendre la nouvelle, ou bien si on y trouve aussitôt un avantage trop conséquent, matériel ou affectif, comme dans la disparition d'un rival... Toutes ces choses, et d'autres, qui peuvent créer *ex nihilo* une culpabilité ou éveiller et nourrir un sentiment préexistant de faute, contribuent à entraver le déroulement du travail de deuil voire, tant que subsiste le remords, l'empêchent de finir.

## *L'énormité du désastre*

La perte d'un être cher a toujours un effet énorme, au sens originel du terme : elle sort ou fait sortir des règles qui étaient d'ordinaire en vigueur. Elle instaure le règne de l'anormal, c'est-à-dire de ce qui, au regard des normes antérieures, paraît tel. Il n'est pas rare que la mort d'un proche provoque chez celui qu'elle frappe un bouleversement complet, une révolution, une rupture radicale, tantôt provisoire et tantôt sans retour, des et avec les schémas anciens. Chacun possède son code législatif propre, avec ses devoirs et ses droits, ses interdits et ses clauses d'exception. Le deuil remet potentiellement en question tout cet édifice juridique, comme si son impuissance à empêcher le drame de la mort démontrait sans appel son inanité. Le travail de deuil consiste ici en un travail de recomposition, de rédaction d'un nouveau code, en quoi nouvellement croire – assez du moins pour l'observer couramment et s'y tenir, comme on se tient à une rampe le long d'une corniche étroite.

L'énormité est donc un caractère intrinsèque du désastre, mais elle peut ou non se laisser réduire, avec le temps et l'effort de reconstruction du deuil, à l'intérieur de nouveaux schémas. Certains désastres sont peut-être si monstrueux qu'ils débordent définitivement toute possibilité de s'apaiser dans un ordre futur. Si l'être que l'on perd a disparu dans des circonstances trop atroces, après avoir agonisé sans fin sous les mains d'un bourreau ; si l'on a perdu en un coup tous ceux qui nous étaient les plus chers et les plus nécessaires... Dépassé une fois pour toutes par l'énormité du désastre, il se peut qu'on ne puisse jamais atteindre ce cap au-delà duquel la perte enfin prendrait sens, pour nous apparaître comme une étape *nécessaire* de notre construction ou, si l'on veut, comme un destin. S'il est vrai que le deuil mené à son terme doit nous permettre de nous réjouir de l'épreuve traversée, en ce qu'elle a fait de nous, il est des deuils dont il peut être au-dessus de nos forces, au-delà ou en deçà de nos facultés humaines de représentation, de nous réjouir. Comment l'enfant dont toute la famille a péri sous la machette passera-t-il ce cap ?

## *L'excès de la souffrance*

Il est ainsi des souffrances excessives qu'on ne peut affronter jusqu'à la lie. La culpabilité réelle ou fictive, l'étendue de la perte ou la violence extrême de ce qui l'a causée peuvent, ensemble ou séparément, lever une telle vague de douleur qu'on ne peut la laisser s'abattre, qu'il faut aussitôt l'endiguer, de crainte de sombrer à jamais. On érige des remparts, on cherche des subterfuges, des trompe-l'œil et trompe-douleur, on tire des tentures brodées pour ne pas voir les coulisses effroyables que la perte de l'être cher, brutalement, dénudent. C'est le cas notamment

lorsque les normes morales conscientes, trop en conflit avec l'émotion que le deuil libère, sont cependant assez fortes par elles-mêmes, ou assez solidement soutenues par les convenances et conventions du groupe social d'appartenance pour ne pas céder à l'onde de choc. C'est aussi que les normes morales licites interdisent, ici et aujourd'hui du moins, l'acceptation franche de nos monstres ou de l'idée même de monstres en nous. On tend à établir la frontière entre bien et mal – frontière toujours fragile et arbitraire, mais indispensable au pacte social – au prix d'une criminalisation qui confond, dans une même réprobation-culpabilisation, le fantasme et le fait, la révolte et le terrorisme, la pulsion et l'action. Ainsi, celui qui, à la mort d'un être qu'il aimait, découvre – ou pourrait découvrir, en regard de l'effroi et de l'affliction – une jubilation de délivrance, une griserie de l'inconnu, un vertige d'aube du monde, celui-là bien souvent sera empêché / s'empêchera d'admettre en lui cela : de s'admettre en lui-même.

Il faut alors développer des stratégies d'évitement. Pour scandaleux qu'il soit, on ne peut effacer l'écueil, chasser hors de soi – et où le chasserait-on ? – le monstre inadmissible. On apprend à le contourner, à feindre de ne pas le voir, à brouiller les pistes ou à trop clairement les tracer, en tout cas à s'y perdre soi-même. Mais on ne peut pas faire que le monstre soit réduit à rien. Il exige de se manifester, il veut sa part d'existence, et quand nous pensions le museler, le neutraliser en ne le nommant pas, en lui déniait droit de cité, voilà que c'est alors, justement, qu'il commande en secret.

## Scrupule

Il irait sans dire, mais mieux vaut le dire quand même, que le tableau qui précède ne se veut en rien exhaustif et que les lois qu'il énonce ne se prétendent pas inflexibles, ni universellement valables. La vie est toujours infiniment plus vaste et inventive que tous les systèmes où l'on croit la saisir. Singulièrement, toutes ces circonstances supposées peuvent rendre plus malaisé le travail de deuil, peuvent au contraire, dans d'autres cas, le hâter, le presser vers une résolution. L'excès de la souffrance, l'énormité du désastre, le poids de la faute, s'ils peuvent figer quelqu'un dans le deuil, le condamner à demeurer dans les limbes à mi-chemin entre l'avant et un après qui ne viendra jamais, peuvent aussi le propulser vers un nouveau plan de conscience – on pourrait dire d'illusion –, l'entraîner vers une foi. C'est la conversion – peu nous importe ici ce à quoi on se convertit –, c'est-à-dire un changement du tout au tout des présupposés fondamentaux de l'existence : guerrier on devient



pacifiste, libre penseur on entre dans une secte, athée on devient religieux ou, tout aussi bien, l'inverse.

## Les travaux inachevés de Gadda

Le nom de Gadda, dont le titre annonçait la présence dans la loge d'honneur, n'a pas encore paru ailleurs que dans l'exergue, mais quiconque est familier de son œuvre s'en sera bientôt aperçu : même s'il n'a pas été question *que* de lui – ce qu'interdit de toute façon l'inséparabilité du système [sujet observant-appareil d'observation-objet observé] – il a sans cesse été question de lui. Pour chacune des raisons susceptibles d'entraver l'achèvement d'un deuil, on le retrouve de près, comme on va dire.

Au retour de la guerre en janvier 1919, dès son entrée dans la maison familiale, Carlo Emilio apprend la mort de son cadet, Enrico, lui aussi soldat de l'Italie en guerre. On sait, depuis les pages laissées sur ce sujet par celles et ceux qui ont connu l'horreur des camps, la culpabilité du survivant à l'égard de ceux qui sont morts, alors même qu'il semblerait n'avoir, « objectivement », aucune faute à se reprocher ni aucune part dans ce qui a causé la mort. Dans les situations de danger extrême, la seule volonté d'en réchapper peut engendrer une honte d'avoir réussi : on se reproche d'avoir survécu aux dépens de ceux qui sont morts. C'est, dans *Se questo è un uomo*, l'épisode de l'eau que le déporté Primo Levi partage avec un compagnon, un seul, avant d'être dévoré d'un remords absurde pour n'avoir pas offert cette eau – quelques gouttes dans un tuyau ! – à tous les camarades. Si ceux qui sont morts étaient des êtres proches, la honte d'avoir survécu se complique sans doute des revers habituels de tout lien affectif, tels qu'ils ont été évoqués ci-avant. Certains passages du journal de guerre de Gadda laissent entrevoir une rivalité préexistante avec le frère, une jalousie quant aux mérites guerriers, notamment la bravoure face au feu. Ainsi lorsque Carlo Emilio interprète les compliments sur Enrico d'un supérieur – le capitaine De Castiglioni – qu'il a rencontré quelques temps plus tôt comme autant de reproches dirigés contre lui, comme si le courage du cadet impliquait la lâcheté de l'aîné<sup>3</sup>.

Or Enrico maintenant est mort ; et il est mort au combat, aux commandes de son avion, cependant que Carlo Emilio, affecté aux troupes au sol, était, depuis la déroute de Caporetto (octobre 1917), prisonnier aux mains des Allemands. Prestige, héroïsme, mort glorieuse d'un côté ;

---

3. Cf. GGP, SVP, p. 587-588.

banalité de l'infanterie, lâcheté symbolique de la captivité, survie honteuse de l'autre. L'héroïsme du cadet est désormais une valeur absolue, un donné de la sphère mythique : dans la fantasmagorie guerrière, que le lieutenant Gadda non seulement ne désavoue pas mais cultive et enrichit de formules originales, la mort au combat, accomplissement suprême du devoir, ouvre en effet les portes de la vie authentique et de l'éternelle grandeur :

*Oh! Quegli uomini non discussero gli ordini, ma adempirono agli ordini. Questo pensiero, come una consolazione inavvertita, mi diceva che la mia speranza doveva vivere, viva era la mia gente morendo*<sup>4</sup>.

L'inscription des « noms des héros » « dans le marbre » des monuments aux morts en est la trace et la garantie terrestre<sup>5</sup>, l'affirmation de leur appartenance à la sublime « Légion » des martyrs dont Carlo Emilio Gadda s'est avéré indigne : c'est ce qu'illustrera, entre autres lieux de son œuvre, la courte prose de *Preghiera* publiée dans la revue *Solaria* en 1926<sup>6</sup> et dont la première version apparaissait en 1924 dans l'inachevé *Racconto italiano*, mais qui trouvait déjà de fortes ébauches dans le journal de guerre.

Si le cadet est maintenant un héros surhumain de la sublime cause<sup>7</sup>, c'est que l'aîné est à jamais indigne. Au comble de l'effroi, comme il vient juste d'apprendre sa mort, Gadda écrit :

*Enrico tu non eri il mio fratello, ma la parte migliore e più cara di me stesso*<sup>8</sup>.

La déclaration d'amour prend la forme d'un déni de parenté, sinon d'existence, et se propose une manière de phagocytation : « *eri [...] parte [...] di me stesso.* » Le désir secret que disparaisse ou que nous

---

4. CUD, RRI, p. 174 [Oh ! Ces hommes ne discutèrent pas les ordres, mais satisfirent aux ordres. Cette pensée, comme une consolation imperceptible, me disait que mon espérance devait vivre, vivants étaient mes gens, en mourant. Je traduis les citations de Gadda].

5. Cf. *ibid.*, p. 201.

6. *Preghiera* a ensuite rejoint, dans la section des *Studi Imperfetti*, le premier recueil de Gadda, MdF (1931).

7. Les « *sublime* », « *divino* », « *sacro* », « *fulgido* », « *santo* », « *splendido* », et autres semblables et dérivés abondent dans GGP aux abords des évocations de combats, dangers, patrie, « *guerra santa* » et perspective de la « *morte utile e bella* » (GGP, p. 593) pour « *la mia divina terra* » (*ibid.*, p. 690). On les retrouvera, plus sciemment auréolés de prestige esthétique, dans CUD (1934), livre couronné l'année suivante, tandis que l'Italie porte le fer en Éthiopie, du beau prix Bagutta.

8. GGP, p. 850 [Enrico tu n'étais pas mon frère mais la part la meilleure et la plus chère de moi-même].

soit intégralement assujéti un être aimé n'a rien d'exceptionnel, on l'a dit. La jalousie envers un frère cadet, perçu à la naissance comme un rival dans l'attention des parents, n'a rien non plus d'étonnant, et l'on sait comment les enfants peuvent, parfois, exprimer sans détours leur fantasme de meurtre. Tout ceci, qui n'a rien de contradictoire en soi avec un amour véritable, peut le devenir si le silence est d'or. Or quel espace pour dire l'envers obscur de l'amour et du deuil la société où Gadda a été éduqué lui ouvre-t-elle ? Aucun : cette société milanaise dont il fera bien plus tard le portrait, dans les récits réunis dans *L'Adalgisa*, se fonde sur la répression du désir, instaure le règne des sentiments obligés et la négation des pulsions vitales<sup>9</sup>.

Tous ces tourments seraient encore peu de choses s'ils ne trouvaient chez Gadda un terrain si fertile où se greffer à d'autres passions vénéneuses. Car cette guerre qui a tué son jeune frère, Carlo Emilio l'a ardemment voulue, il a personnellement milité pour que l'Italie s'y implique, en participant aux bruyants défilés du « Mai radieux », en signant un article interventionniste dans le jeune *Popolo d'Italia* de Mussolini. Cette guerre n'a évidemment pas tué que son frère biologique, n'a évidemment pas brisé que sa famille, mais a détruit par centaines de milliers les jeunes vies de « *fratelli d'Italia* », a frappé des familles innombrables, a saigné à blanc le pays que par la guerre on se proposait d'exalter, de grandir, de renforcer. Cette guerre, enfin, n'a pas tué que des Italiens, frères d'armes de Gadda, mais aussi des Hongrois, frères de sang par les origines de sa mère ; mais aussi des gens de tous pays, des êtres dont la culture et la morale enseignent qu'ils sont nos frères – cette même culture et cette même morale dont, follement, jaillit aussi l'ordre de s'entretuer :

*Ma se avevamo armi a ferire e cuore a portarle, era la più caritatevole carità e la più sapiente sapienza*<sup>10</sup>.

*Ho fatto fuoco e comandato il fuoco con convinzione e con gioia*<sup>11</sup>.

Voilà, je crois, les principaux tenants et aboutissants du sentiment de culpabilité que la mort d'Enrico déchaîna, et qui était trop formidable pour que Carlo Emilio puisse, avant longtemps, l'envisager de plein fouet. C'est, dit-on, le premier pas qui coûte : il fallait donc ne pas le faire, pour ne pas déclencher la déferlante du remords. C'est ainsi qu'on

---

9. Cf. par exemple le drolatique *San Giorgio in casa Brocchi*, AG, RR II, ou le plus inquiétant *Quattro figlie ebbe e ciascuna regina*, L'A, RR I, notamment le portrait de Donna Giulia.

10. CUD, p. 134 [Mais si nous avons des armes pour blesser et le courage de les porter, c'était la plus charitable des charités et la plus sage des sagesses].

11. *Ibid.*, p. 143 [J'ai fait feu et ordonné le feu avec conviction et avec joie].

peut comprendre la persévérance de Gadda à ne *jamais* désavouer la mystique guerrière et l'engagement de l'écrivain dans ses livres, au moins jusqu'en 1944, dans un effort pour justifier malgré tout ce qu'avait été l'engagement de l'homme dans ses actes :

*E il mio giudizio circa le necessità della guerra è rimasto sostanzialmente coerente*<sup>12</sup>.

Péché d'orgueil, ou plutôt rempart opposé aux risques d'une prise de conscience épouvantable, trop dangereuse pour l'esprit, et qui ne peut se dire qu'obliquement : dans les matricides récurrents, dans l'épiphanie monstrueuse de hauts lieux de la guerre dans la tranchée de la gorge sanglante de Liliana :

*Er sangue aveva impiastrato tutto er collo, er davanti de la camicetta, una manica : la mano : una spaventevole colatura d'un rosso nero, da Faiti o da Cengio (don Ciccio rammemorò subito, con un lontano pianto nell'anima, povera mamma !),*

ou dans l'aveu par assassin interposé de la jouissance qu'il peut y avoir, de la jouissance qu'effectivement il y a eu à tuer :

*Il naso e la faccia, così abbandonata, e un po' rigirata da una parte, come de chi nun ce la fa più a combatte, la faccia ! rassegnata alla volontà della Morte, apparivano offesi da sgraffiature, da unghiate : come ciavesse preso gusto, quer boja, a volerla sfregiare a quel modo. Assassino*<sup>13</sup> !

S'il est vrai que l'énormité du désastre peut durablement empêcher celui qui en est frappé de mener son deuil à bon port, quel empêchement plus invincible que le désastre énorme et absurde du Grand Carnage de 14-18 ? Comment lui donner après coup un sens, comment le justifier, dans quel tableau leibnizien d'harmonie lui conférer une place légitime ?

*È giusto anche quello che a noi pare assurdo, criminoso, perché rientra in una ragione reale, o è manifestazione di un irreal, di un impossibile*<sup>14</sup> ?

---

12. *Ibid.*, p. 142 [Et mon jugement quant aux nécessités de la guerre est demeuré substantiellement cohérent].

13. QP, RR I, p. 59-60 pour les deux dernières citations. Je souligne [L'sang avait salopé tout l'cou, tout l'devant d'la chemisette, une manche : la main : une coulure effroyable d'un rouge noir, *comme à Faiti ou à Cengio* (don Ciccio se remémora aussitôt, un pleur lointain dans l'âme, pauvre maman !) [...] Le nez et le visage, abandonné et un peu tourné de côté, comme de quelqu'un qu'en peut p'us d'se battre, le visage ! résigné à la volonté de la Mort, se montraient meurtris d'écorchures, de coups d'ongle : à croire qu'il y aurait pris goût, l'ordure, à vouloir la balafrer de la sorte. Assassin !].

14. Rit, SVP, p. 464 [Est-ce que ce qui nous paraît absurde, criminel, est juste aussi, parce que cela rentre dans une raison réelle, ou est-ce la manifestation d'un irréel, d'un impossible ?].

Qu'on échoue à trouver à l'horreur « une raison réelle », à s'en faire, comme on dit justement, une raison, et c'est tout l'ordre du monde qui se trouve en péril. C'est ici, dans ce nœud d'inextricables regrets et d'impossibles consolations, dans ce travail de deuil que Gadda a supporté sans pouvoir le conclure, qu'il faut chercher, je crois, plutôt que du côté des spéculations pures de la métaphysique, l'origine motrice des recherches qui le conduiront à formuler la théorie du « *groviglio* » telle que la *Meditazione Milanese* l'expose dès 1928. Le dément Gonzalo en fera la méthode de son tourment tout comme l'enquêteur Ingravallo en fera celle de son échec :

*La considerazione di un oggetto finito costringe la nostra mente a riconoscere l'esistenza di tutto il noto, di tutto il pensabile, ed altro ancora*<sup>15</sup>.

Ce sont les mots de l'impossible deuil, d'un deuil qui ne pourrait aller à terme, c'est-à-dire donner un sens aux pertes subies, qu'en rendant compte de la totalité de soi, du monde, « *ed altro ancora* » : car il y a aussi tout ce que rien ne permettra jamais de savoir ni de dire. Ce sont aussi les mots qui énoncent, dénoncent et annoncent le conflit insoluble entre les normes morales conscientes qui plaident pour l'ordre, la justice, l'harmonie, la hiérarchie – aussi bien en termes moraux que quant aux projets narratifs – et le chambardement du désir, le plaisir sadique, la jouissance de la destruction et de l'autodestruction. L'impossibilité de donner la parole aux voix du monstre autrement qu'en périphérie détermine les constantes perturbations du récit gaddien, les défigurations de son architecture toujours voulue classique et respectable. L'assassin virtuel de Liliana, c'est Ingravallo et c'est Gadda qui tue Gadda. Ces tourments du désordre, du « *pasticcio* », de l'inachèvement que Gadda s'est infligé, où il s'est enlisé sans jamais le résoudre, sont les avatars d'un deuil jamais achevé, les autochâtiments que commande un remords sans répit<sup>16</sup>.

On peut trouver décevante une lecture de Gadda qui a omis de s'éblouir de ses géniales inventions stylistiques, de ses portraits cocasses, de ses furieuses saillies et qui parle de souffrance humaine là où on aime à penser

---

15. MM, SVP, p. 646 [La considération d'un objet fini contraint notre esprit à reconnaître l'existence de tout le connu, de tout le pensable, et autre chose encore].

16. Pour autant qu'on puisse en juger, Gadda n'a cessé de souffrir d'avoir laissé ses œuvres à l'état de chantier ouvert. Dès 1916, il avouait « *il pasticcio e il disordine mi annientano* » (GGP, p. 570), « *il disordine è il mio continuo cauchemar* » (*ibid.*, p. 597) ; et à l'autre bout de son parcours d'écrivain, le fait qu'il ait entièrement cessé, près de dix ans avant sa mort, d'écrire et de s'occuper de ses textes et intérêts traduit la résignation ou la détermination à ne pas en venir à bout.

narratologie. Il ne s'agissait pas de nier la grandeur de l'artiste mais de ne pas faire comme si elle pouvait exister par-delà et malgré les tortures de l'homme. Tout marcheur sait qu'on peut faire de superbes rencontres sur un chemin pourtant tracé de misérable façon. Qu'on puisse montrer que les divagations narratives et les constructions intellectuelles les plus brillantes, qu'il s'agisse de Gadda ou qu'il s'agisse d'autres, sont génétiquement issues de tourments, de secrets honteux, d'humaines mesquineries ou turpitudes, voilà qui ne les amoindrit en rien mais plus sûrement les magnifie.

On estimera aussi peut-être exagérée l'importance donnée dans ces quelques notes au traumatisme de la guerre, non qu'il serait sans conséquence (il faudrait pour le croire une sensibilité singulièrement étriquée), mais en raison de son extension même : la guerre, puisqu'elle a impliqué sans distinction toute une génération, perdrait de sa puissance explicative s'il s'agissait des individus. Autrement dit, elle concernerait l'historien mais non le psychologue. Il faudra ici espérer que les cloisonnements disciplinaires s'estompent humblement s'il est question de cataclysmes. Un écrivain est « grand » lorsqu'il incarne son époque, donnant de son temps une fresque fidèle. Le deuil impossible de Gadda, c'est bien celui de sa génération qui, faute d'avoir pu achever son travail, se jeta de plus belle dans l'emphase disciplinaire, l'exaltation guerrière, puis dans une autre guerre : ce qu'on ne résout pas, il faut le répéter.

Enfin, on pourra douter de ce remords qui, en sous-main, aurait réglé l'écriture et la vie. Le doute est toujours légitime quand il stimule la pensée, mais le moment vient où il faut oser le suspendre. Dans le cas qui nous intéresse, on ne pourra continuer de confortablement mettre en doute le remords de Gadda qu'au prix de ne pas le lire, ou de le lire dans le respect obséquieux de telles « *parole obbligatorie* », du genre de celles qu'il fustigeait rageusement. Sinon, il faudra bien se demander pourquoi le *Pasticcio* s'inachève justement sur l'annonce d'un soudain « *pentirsi* » d'Ingravallo. Il faudra bien se demander pourquoi cette crainte, qui fut celle de Gadda, que la publication de son journal de guerrier en 1955 ne lui fit « *più torto che onore* » et qu'elle ne lui attirât, en particulier, la désapprobation de Montale à qui il avait adressé un exemplaire<sup>17</sup>. Pourquoi

---

17. C'est dans une lettre à son cousin Piero Gadda-Conti que Carlo Emilio dévoile cette peur. Piero, qui sans doute ne voit pas en quoi l'exaltation belliciste et nationaliste des jeunes années de son cousin pourrait lui faire du tort, la met au compte de « cette manie bien connue de persécution de Carlo qui ira, dorénavant, en grandissant ». Cf. P. Gadda-Conti, *Le confessioni di Carlo Emilio Gadda*, Milan, Pan Editrice, 1974, p. 85-86, lettre du 10 août 1955.

ces lignes, écrites en 1961, deux ans avant que Gadda se détourne pour toujours de la littérature, en réponse à une enquête sur le fascisme ?

*Date una carabina a un ragazzo, e in capo a un'ora avrà già sparato a sua sorella, a sua madre, al migliore de'suoi amici. [...] È necessario vincere il fascismo in noi stessi*<sup>18</sup>.

Pourquoi enfin cette confession privée, à six ans de la mort, que celui à qui Carlo Emilio l'adresse, le cousin Piero, comprend moins que jamais, mais qui devient tellement limpide si on pense en termes de remords et de deuils impossibles, ayant entraîné d'autres fautes et de nouveaux remords ?

*A mia tenue e, forse, insufficiente scusa, valga il fatto che ero stato travolto da terribili anni (come tutti) ; che non avevo avuto la forza d'animo di affrontarli col necessario eroismo : che insomma avevo mancato a tutto, su tutta la linea. Ero già allo stremo delle mie forze il 10 giugno 1940, prima che la ennesima e più terribile guerra si aprisse a nuovi e insuperati orrori. Molte cose ti vorrei dire prima di spegnermi, ma solo a voce, come in confessione, per non essere ulteriormente incriminato di colpe che non sono colpe e di delitti che non ho commesso. Bastano già i miei rimorsi a crocifiggermi*<sup>19</sup>.

C'est Gadda qui souligne ce « *necessario* ». C'est dire que le courage qu'il a eu ou a dit avoir eu, celui qu'il a / aurait voulu avoir, celui qu'il a eu honte de n'avoir pas assez fermement montré, celui dont manquaient selon lui les soldats qu'alors, dans les pages de son journal d'officier, il injurait nommément<sup>20</sup>, vouant (en phase avec la loi martiale) les lâches présumés à la mort, non sans l'envisager agrémentée des pires souffrances :

---

18. *Date una carabina a un ragazzo*, SGF I, p. 1181 [Donnez une carabine à un jeune homme, et au bout d'une heure il aura déjà tiré sur sa sœur, sur sa mère, sur le meilleur de ses amis. [...] Il faut vaincre le fascisme en nous-mêmes].

19. P. Gadda-Conti, *Le confessioni di Carlo Emilio Gadda*, p. 140, lettre du 6 octobre 1967 [Comme faible et, peut-être, insuffisante excuse, qu'il soit tenu compte du fait que j'avais été emporté par des années terribles (comme tout le monde) ; que je n'avais pas eu la force de les affronter avec l'héroïsme *nécessaire* : que j'avais, en somme, manqué à tout, sur toute la ligne. J'étais déjà au bout de mes forces le 10 juin 1940, avant que la énième et la plus terrible guerre ne débouchât sur de nouvelles horreurs inouïes. Il y a beaucoup de choses que je voudrais te dire avant de m'éteindre, mais seulement oralement, comme en confession, pour n'être pas encore accusé de fautes qui ne sont pas des fautes et de crimes que je n'ai pas commis. Mes remords suffisent déjà à me crucifier].

20. Cf. par exemple GGP, p. 551, 554, 575 et 607.

*Io mi auguro che possano morir tisici, o di fame, e che vedano i loro figli scannati a colpi di scure*<sup>21</sup> ;

c'est dire que cet héroïsme-là n'était pas le bon. Gadda enfin comprend, je pense, ce qu'entend Gide dans *La Recherche de la pureté* : « Quand on n'a pas assez de courage pour être pacifiste, on est guerrier. » Ce courage-ci, si c'est bien de courage qu'il s'agit, cette clarté d'esprit, en tout cas, c'est celle qui révèle que tout ce que l'on croyait défendre, honorer, célébrer, tout simplement *n'existait pas* : la beauté du combat, la justesse de la cause, la sainteté de la mort, la magnifique obéissance, la patrie... Idéalités vaines, figures creuses, statues de stuc qui, quand elles s'effondrent, condamnent l'idolâtre à porter l'interminable deuil de ce qui n'a jamais été :

*Una canzonetta volgaruccia era morta  
E mi aveva lasciato il cuore nel dolore  
E me ne andavo errando senz'amore  
Lasciando il cuore mio di porta in porta :  
Con Lei che non è nata eppure è morta  
E mi ha lasciato il cuore senz'amore :  
Eppure il cuore porta nel dolore :  
Lasciando il cuore mio di porta in porta*<sup>22</sup>.

Christophe MILESCHI

*Université Stendhal, Grenoble III*

- 
21. *Ibid.*, p. 467 [Je voudrais qu'ils meurent de phtisie, ou de faim, et qu'ils voient leurs enfants égorgés à coups de hache]. Cf. aussi p. 807, après Caporetto : « *vorrei essere un dittatore per mandarli al patibolo* » [je voudrais être un dictateur pour les envoyer à la potence].
22. D. Campana, *Canti orfici / Chants orphiques* [1914], édition bilingue par C. Mileschi, Lausanne, L'Âge d'homme, 1998, p. 46-47 [Une chansonnette un peu vulgaire était morte / Elle m'avait laissé le cœur dans la douleur / Et moi je m'en allais en errant sans amour / En laissant accroché mon cœur de porte en porte : / Avec Elle qui n'est pas née est pourtant morte / Et qui m'a laissé le cœur ainsi sans amour : / Ainsi pourtant le cœur porte dans la douleur : / En laissant accroché mon cœur de porte en porte].